



# Dilili à Paris

Michel Ocelot

A partir de 6 ans

Dans le Paris de la Belle Époque, en compagnie d'un jeune livreur en triporteur, la petite kanake Dilili mène une enquête sur des enlèvements mystérieux de fillettes. Elle rencontre des hommes et des femmes extraordinaires, qui lui donnent des indices. Elle découvre sous terre des méchants très particuliers, les Mâles-Mâîtres. Les deux amis lutteront avec entrain pour

**Vous avez inclus dans le récit et dans les paroles des chansons différentes paraboles sur le racisme, la misogynie et autres formes de rejet. Considérez-vous que c'est une de vos responsabilités, en tant que conteur qui s'adresse à la jeunesse et au public familial ?**

Bien sûr. Tous les auteurs de livres, de spectacles, de jeux divers ont du pouvoir, le pouvoir de faire du bien ou du mal. Devinez de quel côté je penche. Avec nos créations, nous, les auteurs, nous nous faisons nous mêmes, et nous aidons les autres. Nous leur procurons un plaisir pendant le spectacle et un enrichissement pour après. C'est une belle chose que de faire du bien aux autres et à soi-même. Dans *DILILI*, je montre clairement des personnes qui font bien leur travail, et « enrichissent » les autres. Une des recherches de *DILILI* est l'exploration de tous les métiers possibles et l'élection de celui qui va la passionner. J'évoque bien des choses mauvaises. Sachant qu'il y aura des enfants devant l'écran, je veille à ne pas les blesser, mais je veille à tout dire, les enfants sont là pour absorber, sans perdre de temps, des tonnes d'information.

**Toutes les portes des bâtiments privés, des musées, et des lieux publics se sont ouvertes devant vous ?**

Oui, ce fut un étonnement et un grand plaisir. Pendant que le projet avait du mal à trouver son financement, Paris m'ouvrait ses portes. J'ai pu ainsi photographier l'Art Nouveau du « Bouillon Racine », un de ces bouillons, modestes à l'époque, qui ont conservé la décoration d'origine, 1900 et discrète. Dans un autre style, j'ai pu aussi mitrailler sous toutes ses coutures le restaurant Maxim's, 1900 et pas discret. C'est lui qu'on voit au premier étage

de ma Tour Eiffel. J'ai aussi bénéficié d'un vrai accès aux Égouts de Paris où de sympathiques égoutiers ont tout fait pour m'aider dans mon exploration. J'ai découvert un métier extrême qu'on pratique parfois de père en fils. C'est un monde étrange, assez dangereux si on ne fait pas attention (j'ai été magnifiquement harnaché de pied en cap). Il est plongé dans l'obscurité totale, ce que j'ignorais et qui m'a fait changer ma mise en scène. Elle comporte maintenant de grands effets d'ombres propres et d'ombres projetées, dans des égouts reconstitués en 3D mais tapissés de mes photos réelles. Et, miracle, j'ai eu un accès privilégié au musée d'Orsay, au musée de l'École de Nancy – le seul qui ne soit pas à Paris, mais cette école a décoré et meublé Paris –, au musée Carnavalet, aux musées Rodin, au musée du Quai Branly, au musée Marmottan-Monet, à l'Opéra de Paris, du sous-sol au toit ! Que de satisfactions je leur dois !



**Combien de personnalités de 1900 avez-vous choisies pour leur rendre hommage ?**

Plus de 100, mais je n'ai pas compté précisément. J'ai éprouvé un grand bonheur à dessiner de ma main, avec application, tous ces êtres remarquables, c'était parfois émouvant. Peut-être publierai-je un jour ces traits, avec une petite note sur ces vies remarquables... Extraits du dossier de presse

On le connaît bien, Michel Ocelot. C'est le septuagénaire qui nous a offert quelques-uns des plus beaux films d'animation français : *Kirikou et la sorcière*, *Azur et Asmar*, *Princes et princesses*... C'est celui qui n'a eu de cesse de renouveler en permanence son cinéma, explorant de nouveaux horizons esthétiques. *Kirikou et la sorcière* témoignait le premier de sa formidable capacité de jouer avec la géométrie des espaces et la profondeur des décors dans lesquels il fait évoluer ses personnages. Dans *Azur et Asmar*, Ocelot joue de textures et de couleurs dans une esthétique irréprochable. Dans *Princes et princesses*, c'est la beauté des profils et des ombres qu'il fait surgir aux yeux des spectateurs par l'utilisation du papier découpé. *Dilili à Paris* réserve aussi son lot d'autoréférences, de surprises et d'innovations.

Nous sommes dans le Paris de la Belle Époque. Tout semble aller pour le mieux. Enfin pas tout à fait pour Michel Ocelot. Quelque chose le gêne dans cette « belle époque » : il n'y a que des Blancs et, comme en témoigne la séquence d'ouverture du film, le racisme est omniprésent puisque les Noirs sont exhibés au public dans le cadre de musées anthropologiques. Pourtant, lorsque Dilili ouvre la bouche, force est de reconnaître que certains parisiens identitaires et nationalistes peuvent aller se rhabiller, comme le découvre Orel, jeune conducteur de triporteur : « Toi comprendre moi ? » lui demande-t-il. Et Dilili de lui répondre par l'affirmative avec une syntaxe parfaite. Rien d'étonnant à cela puisqu'elle a eu Louise Michel comme professeure (sans blague). Mais sa condition de Noire ne lui a jamais permis de vivre en petite fille libre, aussi intelligente soit-elle. Dilili rêve de découvrir Paris, Orel décide donc de lui faire visiter la ville à l'aide de son triporteur. Une complicité joyeuse, pleine d'humour et de tendresse, va naître et grandir entre ces deux-là.

En réunissant à l'écran un adolescent issu des classes populaires et une petite fille noire, Ocelot, comme à son habitude, transcende les tensions culturelles pour les réunir dans leur diversité et leur communauté. Les classes sociales se rencontrent et se mélangent : voir la complicité entre Dilili et la cantatrice Emma Calvé. Des hommes remplis de préjugés finissent par revoir leur jugement vis-à-vis des personnes de couleur,

comme Leboeuf, le chauffeur d'Emma Calvé. Mais *Dilili à Paris* se veut également un film féministe, à l'heure où les débats s'enchaînent sur la cause des femmes, les questions de harcèlement sexuel et de violences conjugales. En effet, quelque part dans les égouts de Paris se trame un terrifiant complot : des petites filles sont enlevées pour servir le terrible dessein d'une bande de suprématistes masculins : les Mâles-Mâîtres. N'écouter que son courage, son audace et son culot, Dilili décide de mener l'enquête, aidée par Orel, Emma Calvé et bien d'autres.

C'est que Michel Ocelot met en scène son film à une époque où le machisme et le patriarcat dominaient le paysage sociétal, renvoyant par là-même aux thèmes et à l'esthétique du cinéma classique français – celui de Jean Renoir et de Marcel Carné –, plantant une étoile au milieu d'un réel dont les violences et les inégalités se parent de beaux habits, de voitures confortables et de vastes appartements.

En grand innovateur, Ocelot surprend une fois encore, les plans de *Dilili à Paris* étant composés à la fois de dessins originaux et de véritables photographies en prises de vues réelles, qui rappellent au spectateur que le cinéma est fondamentalement un art de lumières, d'images, de montage et de trucages.

Il y a fort à parier que ce road trip policier, techniquement très maîtrisé et teinté de poésie et d'humanité, sera considéré, à juste titre, comme le film d'animation événement de ce début d'automne. aVoir-aLire

**Pour la même semaine au Cinémateur**

**COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT  
J'VEUX DU SOLEIL** séance unique le 23 avril  
**LES OISEAUX DE PASSAGE**

**La semaine prochaine**

**SYNONYMES  
C'EST CA L'AMOUR  
LOS SILENCIOS**

Soirée AIN QUEBEC jeudi 25 avril  
**LA CHUTE de l'EMPIRE AMERICAIN**